



ZÉRO POINTÉ Selon une étude de l'OCDE, les élèves français font partie de ceux qui craignent le plus de faire des erreurs en classe.

Des bienfaits de la faute

Un cours de français au lycée agricole Frédéric Bazille de Montpellier.

PHOTO ALEXA BRUNET TRANSIT PICTURETANK

Par **LISETTE GRIES**

Ll paraît que l'erreur est humaine. Soit. Mais pas partout. Se loucher, se planter, se gourer, bref, se tromper reste l'angoisse numéro 1 des élèves français. C'est tellement vrai que même le gratin de la réussite s'en est ému cet été. Dans les locaux de la prestigieuse Ecole normale supérieure (ENS), rue d'Ulm à Paris, doctorants et chercheurs de l'association [Paris Montagne](#) ont élevé la boulette au rang de passage obligé de l'apprentissage. Mieux, de déclencheur à découvertes (lire ci-contre). Sous la bannière «Détrompez-vous! Un festival d'erreurs», la docte assemblée a invité des élèves à se prendre les pieds dans le tapis d'ateliers scientifiques. Sous le regard pour une fois fier et ému de leurs parents. «Certains nous ont dit se sentir soulagés qu'on puisse traiter ce thème dans un lieu de savoir», confirme Maelle Lenoir, présidente de l'association.

TROUILLE. Mais la rentrée est là. Avec sa cohorte d'effaceurs, Tipp Ex et gommes. Des fournitures que les petits Français n'oublent jamais. «Ils sont parmi les plus anxieux. Et expliquent, dans les enquêtes que nous menons, qu'ils ont peur de mal faire», résume Bernard Hugonnier, directeur adjoint de l'éducation à l'OCDE. Depuis 2000, l'Organisation de coopération et de développement économiques évalue, tous les trois ans, les systèmes éducatifs d'une soixantaine de pays occidentaux. Pourquoi tant de trouille? «En France, l'école fonctionne avec un système hiérarchique très fort. Le professeur détient

l'autorité et le savoir, et ses relations avec les élèves ne sont absolument pas détendues», précise Bernard Hugonnier. Cette position de l'enseignant tout-sa-chant, une image quelque peu écornée par le prof de français du film *Entre les murs*, palme d'or 2008 au festival de Cannes, intimiderait même les meilleurs. Comme Mathilde, 15 ans: «J'ai toujours peur d'avoir l'air bête de vant les profs. Le jour du brevet d'histoire geo, ceux qui nous surveillaient lisaient les copies rendues et rigolaient entre eux des fautes des candidats. J'ai trouvé ça hyper pas sympa! raconte la jeune lycéenne. Du coup, j'ai attendu avant de rendre ma copie, et, quand je me suis décidée, j'ai bien guetté leurs réactions.»

Le problème, c'est que les élèves inquiets préfèrent souvent refuser de répondre ou, au contraire, chahutent plutôt que de prendre le risque de se tromper. Les profs, eux-mêmes, donnent parfois trop vite la solution. «L'an dernier, quand quelqu'un donnait une mauvaise réponse, la maîtresse disait "faux!" et elle passait à quelqu'un d'autre. Moi, j'aurais préféré avoir des explications», confie Ninon, 10 ans.

«Nous sommes dans une civilisation de la certitude», affirme Jacques Fiard, professeur à l'IUFM d'Auvergne et coauteur de *L'Erreur à l'école* (1). *L'erreur fait peur à l'enseignant autant qu'à l'élève.*» Ce qui conduirait les profs à des réactions un peu catégoriques quand leurs protégés répondent à côté. Mais il n'y a pas que ça. «L'objectif donné aux professeurs, c'est de terminer leur programme dans l'année. Il faudrait que cela change et qu'on leur fixe pour but de faire réussir tous leurs élèves sans redoublement», préconise Bernard Hugonnier.

Pour y parvenir, les experts proposent que l'on cesse d'évaluer les enfants en permanence. Et que l'on mette au point un système de notation qui valorise la réponse juste au lieu de sanctionner la réponse fautive. Une requête ancienne, qui peine toujours à se faire entendre. La FCPE, première fédération de parents d'élèves, milite pour que l'on encourage davantage les élèves. Le Mouvement contre la constante macabre (le fait qu'un enseignant se sente obligé de mettre de mauvaises notes) propose un système d'évaluation «*par contrat de confiance*», qui facilite la réussite des élèves aux contrôles.

«MÉCHANT». Autre piste, celle de François Gaudel, professeur de maths à la retraite et «errorophile» convaincu : «*Dans ma classe, j'interdisais l'usage de la gomme. Je voulais que les élèves retrouvent le cheminement de leur pensée pour*

qu'ils ne se contentent pas de corriger leurs erreurs mais qu'ils puissent aussi les comprendre.» Une façon de lutter contre la réticence des scolaires à laisser des traces de leurs réponses erronées, comme s'ils avaient du mal à accepter qu'ils aient pu faire fautive route.

Enfin, il y a aussi la peur de se planter devant les autres. «*Entre nous, on se moque de ceux qui se sont trompés*», admet Jean, en CM2. Cette peur de l'humiliation en public empire à l'adolescence. Mathilde raconte une douloureuse remise de copies en physique-chimie : «*J'avais fait une grosse fautive et, au moment de me rendre ma feuille, le prof a commencé à lire ma réponse fautive à voix haute devant tout le monde. C'était méchant, j'avais trop honte. Du coup j'ai crié : "Non ! Non !" et il s'est arrêté, heureusement.*» ◆

(1) Editions l'Harmattan

Pénicilline, radioactivité ou micro-ondes n'auraient jamais vu le jour sans loupés.

Heureux produits d'accidents

La science ne souffrirait pas l'erreur ? Ben tiens ! Une bonne partie des objets indispensables de notre quotidien sont en fait le fruit de fausses manipulations, d'étourderies, d'essais ratés ou de plantages assumés par leurs auteurs.

Post-it

En 1970, Spencer Silver est bien ennuyé. Sa formule de colle forte ne marche pas. Non seulement sa glu a un faible pouvoir adhésif, mais en plus, quand on sépare deux bouts de papier attachés ensemble, la colle reste soit sur un bout, soit sur l'autre. Raté ! Quelques années plus tard, son collègue Arthur Fry cherche un moyen de fixer des marque-pages sur son carnet de chant sans en abîmer les pages. Il applique un peu de colle de Spencer sur des petits papiers et réalise qu'il peut s'en resservir à l'envi. Dès 1981, le nom commercial Post-it est inventé, et les notes repositionnables comptent aujourd'hui parmi les fournitures de bureau les plus courantes.

Bêtises de Cambrai

Ce petit bonbon à la menthe porte bien son nom. En 1830, un apprenti confiseur de Cambrai (Nord - Pas-de-Calais) se trompe dans ses manipulations. Son patron (ou sa mère, selon les versions de l'histoire) le tance vertement : « Oh ! Mais tu as encore fait des bêtises ! » Comme rien ne se perd, les bonbons sont quand même mis sur le présentoir, dans le bac des friandises cassées vendues au poids. Et sont rapidement plébiscités par les gourmands. La recette est sauvegardée et, aujourd'hui, il se produit plus de 400 tonnes de bêtises par an.

Cellophane

On la confond souvent avec le film étirable, qui conserve les restes dans le

frigo. La cellophane est un peu plus épaisse et fait du bruit quand on la froisse. Elle emballe pains, biscuits, sandwichs en boulangerie... En 1900, Jacques E. Brandenberger, un ingénieur suisse, dîne au restaurant quand un client renverse une bouteille de vin. L'ingénieur a alors l'idée de mettre au point un film dont on pourrait recouvrir les tissus pour les rendre imperméables. Il applique de la viscose liquide sur les étoffes, mais cela les rend trop rigides et trop fragiles. Brandenberger n'abandonne pas sa trouvaille pour autant et imagine d'autres applications pour son film transparent, comme la conservation d'aliments. Dès 1908, il développe une machine qui permet de produire des feuilles de viscose en quantité, commercialisées sous le nom de cellophane (cellulose + diaphane).

Corn-flakes

En 1894, le docteur John Harvey Kellogg est l'intendant en chef d'un sanatorium dans le Michigan, aux Etats-Unis. Comme son frère Will Keith, qui dirige l'institution, il se réclame des adventistes du septième jour, un mouvement protestant qui prône, entre autres, le végétarisme (et l'abstinence sexuelle, mais ça n'a rien à voir). Pour les repas des patients, ils font régulièrement bouillir du blé pour en faire des barres de céréales. Un jour, ils oublient leur blé bouilli, qui passe plusieurs heures dehors. Les temps sont durs, ils ne veulent pas jeter leur préparation et décident de la passer quand même dans la machine à faire des barres de céréales. Ils obtiennent des flocons, qu'ils font griller : les corn-flakes (flocons de blé, puis de maïs) étaient nés. Les deux frères ont fait breveter leur invention et ont donné leur nom à la marque la plus célèbre de céréales du petit-déjeuner.

L.G.